

Progrès : à l'Être de la métaphysique est substitué l'Un, qui n'est pas réalisé, à l'intuition d'une vérité transcendante l'activité de l'esprit qui surmonte l'extériorité du sensible, le progrès de la raison au contact d'une expérience qui est pure "forme d'extériorité" et ne révèle aucun être.

Il y a, semble-t-il, chez BRUNSCHVIGG, trois progrès : d'abord un progrès intellectuel, lié au progrès scientifique. Sur ce point, ce philosophe développe une théorie des états de l'intelligence, proche de celle de COMTE, et qui paraît aussi peu justifié : comme le remarquait BREHIER, une telle conception est une immense apologie des valeurs de la civilisation occidentale, la science et l'intelligence technicienne; or, comment tirer de la seule considération du progrès historique de la science, l'identification du vrai au vérifiable? De plus, qu'est-ce que ce "progrès de la conscience" lié à la science? C'est un progrès réflexif, qui consiste dans la prise de conscience de l'activité indéterminée de l'esprit et qui la prévient de la tentation de s'arrêter. Or, disait CAVAILLES en une formule remarquable, "s'il y a conscience des progrès, il n'y a pas progrès de la conscience" (1). La tentation de dogmatisme est toujours renaissante, et ce n'est pas à un Progrès de l'humanité que paraît devoir aboutir une telle théorie, mais bien plutôt au travail de Sisyphe.

Mais il y a chez BRUNSCHVIGG un troisième progrès : celui de l'activité morale et sociale, conçu comme analogue au progrès scientifique; élaborant, dans "la modalité du Jugement", un parallélisme rigoureux entre jugements pratiques et jugements théoriques, Brunschvigg fait de l'acte moral la résolution d'un problème scientifique. Il donne quelque part l'exemple d'Andromaque, qui concilie dans son acte les données d'abord contradictoires de sa situation. Mais pour qu'ainsi l'humanité soit

---

pour l'homme de découvrir des lois, par exemple que seuls ses sentiments altruistes lui procurent le bonheur.

(1) cité in BREHIER, "Transformation de la philosophie française", p.166

en progrès vers un monde plus moral, il faudrait que dans ce domaine l'esprit surmonte le donné extérieur comme dans le domaine scientifique, c'est à dire grace à des lois sans cesse plus compréhensives, supprimant l'extériorité. Or le simple fait que, pour Andromaque, la seule "solution" soit la mort, laisse supposer qu'ici il n'y a ap<sup>s</sup> de bonnes solutions et que la lutte des consciences ne se résoud pas comme une équation.(1) En tous cas BRUNSCHVIGG s'interdit d'en décider en déclarant que la métaphysique n'a pas à justifier ce que la morale condamne et que l'esprit répond pour l'esprit. Si nous voulons en juger nous-mêmes, il faut donc nous tourner non pas vers la science, mais vers une métaphysique, afin d'examiner les présupposés d'une telle théorie.

---

Ainsi les différentes solutions que nous avons envisagées au problème du Progrès fondé sur la science, ou bien ont échoué, ou bien nous ont revoyés au second fondement possible de la notion : une métaphysique de l'action. Il nous a paru impossible d'intégrer le Progrès humain à l'évolution naturelle découverte par la science, de réduire sans justification l'activité humaine à la constitution de la science, c'est à dire de fonder le Progrès de l'humanité sur la seule élaboration de la science, enfin de soumettre ce Progrès à un traitement scientifique. Si l'on se ferme volontairement la voie à une exploration métaphysique de l'existence humaine, on est amené à fonder l'idée de Progrès sur un ensemble de postulats qui demeurent injustifiés : par exemple que la seule forme d'intelligence valable est l'activité de la raison dans la science, que cette activité doit nécessairement résoudre les problèmes qui se posent à l'homme, ce qui revient à réduire le mal à l'ignorance, la

---

(1) Cette objection vaut contre la philosophie de "l'assimilation" de A.LALANDE.

lutte de l'homme avec l'homme à un défaut d'organisation sociale.

Si, comme nous venons de le voir, il est impossible de justifier l'idée de Progrès sans sortir de la science, une voie reste ouverte : celle qui consisterait non plus à déclarer que la science rescoudra tous les problèmes, ou que le sujet qui construit la science s'intègre pour ainsi dire à elle sous forme d'une loi de Progrès reliée à l'ensemble des lois des phénomènes, mais à montrer que toute activité humaine peut être conçue sur le modèle du progrès scientifique et technique. La science peut, en effet, être interprétée comme l'invention de structures qui permettent de surmonter l'extériorité du donné sensible. Dès lors son développement peut apparaître comme un élargissement progressif de ces structures, non pas par accumulation ou simple généralisation, mais par intégrations sans cesse plus compréhensives : par exemple, en physique, toute nouvelle théorie dépasse les théories précédentes, mais les englobe à titre de cas particuliers (1). La science apparaît ainsi comme une marche vers l'unité, vers la suppression de l'"objet", défini comme ce qui s'impose du dehors à l'esprit. Autrement dit, elle est une technique de domination du monde.

La question qui se pose est dès lors de savoir si ce schéma peut s'appliquer à l'action humaine, au point de vue moral, social, etc.. et rendre possible en cette dernière un Progrès. La situation de l'homme face à sa propre "sensibilité", à ses instincts, à l'extériorité d'autrui, est-elle la même que sa situation face à la "donnée sensible" que la science et la technique surmontent?

(1) C'est ce que montre LE ROY, dans son article sur "l'invention" (loc.cit.)

### CHAPITRE III

=====

## LE PROGRES, LE TRAVAIL ET LA LIBERTE

=====

"L'histoire est la production  
de l'homme par le travail humain."

MARX

Il nous est apparu impossible de justifier l'idée de Progrès par la science, parceque celle-ci était incapable de garantir son propre succès : qu'est ce qui peut nous assurer que nous n'atteignons que des phénomènes et que la science est le moyen unique de créer un ordre qui résolve les contradictions provisoires du monde ? COMTE ne pouvait le faire qu'en passant indûment de l'ordre crée par l'intelligence à un ordre naturel que l'esprit humain ne ferait que refléter ( I ) . Or par là même , il ramenait le Progrès de l'esprit à une évolution qui ne rendait pas compte de la liberté.

La notion de travail paraît au contraire susceptible en même temps de distinguer radicalement le Progrès de l'évolution, et de rendre compte

---

(1) cf. ( Discours sur l'ensemble du positivisme ) p iii : ( l'ordre artificiel dans les phénomènes sociaux comme dans les autres repose nécessairement sur l'ordre naturel, résultat partout de l'ensemble des lois réelles . )

de la liberté humaine. Ceci essentiellement parce que le travail implique une activité négatrice: chercher à transformer le monde, c'est ne pas se contenter de ce qu'on a, donc se détacher de ses besoins immédiats pour ouvrir toujours de nouveaux champs à l'action. La réussite technique fait prendre conscience à l'homme de son pouvoir créateur. Déjà pour PLATON elle signifiait, comme le montre J. MOREAU (1), que la matière est pure indétermination, non être, et donc que jamais l'action ne peut rencontrer un obstacle insurmontable; seulement pour lui, le monde avait déjà été ordonné par le démiurge. Mais on voit que, si l'on refuse avec le transcendant un monde déjà constitué, c'est l'homme lui-même qui devient le démiurge. Dès lors, pour que la phrase " nous rendre maître et possesseur de la nature " définisse la destinée progressive de l'humanité, il suffit de supprimer cet autre monde, vrai et éternel, offert à chaque instant du temps à la contemplation de l'homme, les Idées sur lesquelles se réglait le démiurge platonicien.

D'ailleurs le Progrès ainsi défini semble seul permettre de garantir la liberté humaine, du moins si l'on définit la liberté comme autonomie, et si l'on refuse la " liberté de tournant-broche " à laquelle, selon KANT, nous réduisent les morales de la contemplation du Bien. Or précisément, la notion de travail permet de soustraire l'action à l'emprise d'Idées transcendantes: lorsque l'on fait de l'action la simple réalisation d'idées proposées à l'homme, on est renvoyé, par la voie de l'analyse, à définir ces formes qui s'imposent à la liberté, et par là même à nier que l'homme soit véritablement créateur. Si au contraire le travail est le tout de l'homme, si sa volonté ne se règle pas sur les essences découvertes par l'entendement, agir consiste à nier ce qui donné à l'homme ou ce qu'il

---

(1) - J. MOREAU, " La construction de l'idéalisme platonicien ", § 162-168

a déjà créé, pour créer de nouvelles formes. On dira alors que l'action est libre et qu'elle consiste dans la négation qu'opère le travail. Pour rendre compte, par exemple des progrès de transport à travers les âges, nous n'avons nullement besoin de supposer que, du chariot à l'avion, les hommes ont essayé de réaliser de façon sans cesse plus parfaite un modèle idéal du moyen de transport, une Idée qui leur a été proposée de toute éternité. Il suffira de dire que, de la négation des obstacles qui s'opposaient à la marche des premiers hommes, est née la création de la chaise à-porteurs, et que de la négation des limites qu'imposaient encore chacune des réalisations successives, est sorti le perfectionnement progressif de cette technique.

Il suffira dès lors de noter que toute technique nous donne la possession du monde, -le ciel est à qui sait voler,- et de ramener toutes les oeuvres humaines( formes culturelles et sociales) (1) à cette négation créatrice qu'implique le travail (2), pour faire du Progrès le but immanent du devenir de l'humanité, et pour fonder la liberté en un double sens: l'action ne se règle pas sur des essences éternelles, donc elle est autonome; et en second lieu le Progrès libère l'homme de tout ce qui l'entrave.

Sous cette forme, le schéma du Progrès de l'humanité serait donc analogue à celui qu'on peut observer pour le progrès de la technique scientifique: de même que l'homme, par le travail, d'une part transforme la nature

---

(1)- En particulier, la science sera subordonnée à la technique en ce sens qu'on donnera à ses notions un simple caractère pragmatique d'outils mentaux.  
(2)- Sauf précisions contraires, nous prendrons désormais cette notion de Travail en un sens très large: le terme " d'oeuvre" désigne seulement un résultat, et le terme " d'action" est trop indéterminée; de plus, cette expression permet de mettre en relief l'extension - qu'implique dans cette perspective l'idée de Progrès - du schéma de l'activité technique à toute l'action humaine.

en la domestiquant, d'autre part se réalise lui-même en abolissant les obstacles qui l'entravaient et en transformant ses désirs, de même toute l'Histoire serait la création de différentes oeuvres -institutions politiques, juridiques, etc...-, dans lesquelles les valeurs réalisées seraient en quelque sorte analogues aux concepts scientifiques qui président à une réalisation technique. Grâce à ces oeuvres l'Humanité se réaliserait, passant de la barbarie à la Civilisation, et de même que toute nouvelle réalisation technique rend caduques les techniques précédentes, mais réalise plus parfaitement l'intention qu'elles visaient, de même, à travers la succession des peuples et de leurs réalisations "mortelles", chaque civilisation dépasserait les précédentes, en reprenant l'acquis du passé et en réalisant des valeurs plus hautes. Il n'a pas manqué d'historiens pour faire de la civilisation européenne une synthèse de l'hellénisme, du monde romain et du monde chrétien, il ne manque pas de prophètes pour voir dans la guerre "totale" moderne la promesse d'une Humanité enfin unifiée.

Avant d'examiner si le Progrès ainsi conçu peut rendre compte de l'existence humaine, il faut voir avec plus de précision à quelle forme de liberté nous conduit une telle perspective.

---

La condition d'un véritable Progrès semble être une action humaine libre, c'est à dire créatrice et autonome, puisque le développement d'un ordre donné nous ramènerait à l'évolution. Or l'idée de Travail, qui implique négation et création, paraît répondre à cette condition.

La notion d'évolution repose en effet sur deux postulats ; ou bien tout est donné dans l'indifférencié primitif et la différenciation obéit à un mécanisme, ou bien l'évolution est commandée et déterminée par une fin. Dans la mesure où elle veut rendre compte de la liberté humaine, une

théorie de l'évolution est conduite à nier le mécanisme et le finalisme : telle est l'intention du bergsonisme, avec l'idée d'"évolution créatrice". Pour BERGSON, toute forme constituée est un arrêt de l'élan vital, une chute dans le mécanisme. La liberté est dès lors définie par la coïncidence avec l'élan vital, dont on ne peut penser une fin : il n'y a ni liberté d'indifférence, ni une liberté qui imposerait des fins rationnelles à l'action humaine. L'acte libre est celui du moi profond, il est coïncidence avec la durée créatrice, par opposition à cette détente de la durée en répétition mécanique, à cette soumission à l'extériorité qui sont la mort de la liberté. Dès lors, parce que toute œuvre particulière, tout agencement mécanique de moyens est frappé de caducité, et parce que la liberté ne vise aucune fin, on ne saurait parler de Progrès (1) : l'homme ne dispose d'aucun critère pour apprécier le mouvement de la durée créatrice. Au nom de quoi pourrait-on dire que l'élan vital crée sans cesse des formes supérieures? Pourquoi, sinon en vertu d'une pétition de principe, ne pas déclarer que la vie crée sans cesse des formes multiples et nouvelles certes, mais nullement plus valables? Dans le domaine de l'Histoire, comment échapper à l'historisme, qui refuse d'établir une hiérarchie entre des "cultures" originales et incomparables, ou à un nihilisme fondé sur la volonté de puissance nietzschéenne, instaurant une lutte à mort entre les différentes expressions de la Vie? BERGSON n'échappe à ces conséquences qu'en se maintenant dans la pure indétermination, dans cette liberté-émotion dont nous parle "Les deux sources de la morale et de la religion".

Nous pouvons maintenant mesurer ce qui sépare l'idée de Progrès de celle d'évolution -fût-elle créatrice-. La première implique le primat de l'esprit sur la vie et la valeur des œuvres créées. C'est ce que nous

---

(1) Bergson dénonçait d'ailleurs parfois dans l'idée de progrès un effet de "l'illusion rétrograde du vrai".

allons tenter de mettre en évidence en opposant à la liberté bergsonienne la liberté concrète telle que la définit HEGEL à propos de la lutte du Maître et de l'Esclave (1).

Le Maître, nous dit HEGEL, évolue, tandis que l'Esclave progresse et réalise sa liberté parce qu'il travaille. "La servitude laborieuse est la source de tout progrès humain, social, historique" (2) Le travail distingue, en premier lieu, l'homme de l'animal. HEGEL oppose le besoin et le désir : l'animal se satisfait des objets qui répondent à ses besoins, et il vise seulement à s'adapter à son monde; en cela il est soumis à l'objet, à un certain nombre de fins bien définies relevant de l'instinct. Le désir humain est au contraire désir du désir : ce n'est pas une plus grande différenciation qui caractérise l'action par rapport à l'activité animale, mais d'abord une négation caractéristique de la conscience, une séparation radicale d'avec soi, qui crée ce "creux toujours futur" dont parle VALÉRY. Il y a différence de nature, et non de degré, entre la réponse au monde de l'animal et celle de l'homme.

Certaines études de Psychologie nous apportent une confirmation de ces vues : PRADINES montre que si "l'homme est surtout l'être insatisfait de lui-même, c'est que sa constitution même comme espèce est issue d'une révolte contre l'état de passivité auquel la condition associative condamne l'existence animale : il ne peut plus recevoir ses fins; il faut qu'il se les crée; c'est donc qu'il se crée de nouveaux besoins; la vérité est qu'il renouvelle ses besoins en libérant ses aspirations profondes que la routine associative avait étouffées et qui ne trouvent satisfaction qu'en s'assignant des objets tout nouveaux, exactement mesurés à ces aspirations mêmes." (3) La "psycho-genèse" de la technique humaine nous

(1) Nous nous inspirerons ici du commentaire détaillé de "La Phénoménologie de l'Esprit" par A. KOJEVE. J. VUILLEMIN, dans "L'être et le travail" développe des vues analogues.

(2) A. KOJEVE "Introduction à la lecture de Hegel" p.26.

(3) M. PRADINES, "Traité de Psychologie" III, p. 219-220.

révèle la genèse de la liberté elle-même : l'homme est libre parce qu'il se nie en tant qu'être donné, qu'il se détache des fins qui l'asservissaient et ne se donne plus pour autre fin que lui-même.

Par là le désir humain est, comme dit HEGEL, désir de valeur et l'action consiste à réaliser cette valeur en transformant le donné : la nature, par son extériorité, est pour l'homme un obstacle qu'il faut surmonter par le travail. Et, par le travail, l'homme cherche à s'adapter le monde, à créer des objets qui soient à la mesure de ses aspirations : il devient, selon une expression de VUILLEMIN, l'origine de lui-même, de ses besoins, et en même temps de la nature, dont il supprime l'extériorité (1). Dès lors, l'acte par lequel l'homme transforme le monde et celui par lequel il se transforme lui-même sont un seul et même acte.

Nous pouvons désormais comprendre le lien étroit qui unit travail, liberté et progrès dans la dialectique hegelienne du Maître et de l'Esclave. Le Maître a nié sa nature animale puisqu'il a risqué sa vie dans la lutte, mais, ne travaillant pas, il ne transforme pas le monde, ne se nie pas lui-même : il jouit des produits du travail de l'esclave, ses désirs changent en fonction de la transformation de ces produits, mais il évolue passivement. Au contraire l'Esclave progresse, consciemment et librement : obligé de travailler, il devient maître de la nature, et par là de ses instincts, il comprend la nécessité de transformer le monde; de plus, produisant des objets artificiels, il devient autre que l'être naturel, reconnaît dans ses œuvres la réalisation de ses projets, réalise l'idée qu'il se faisait de lui-même. Sa liberté est concrète et médiatisée, tandis que celle du Maître est subjective et immédiate : c'est dire qu'elle est illusoire; l'objet n'étant pour lui qu'objet de désir, il retombe à l'animalité.

---

(1) J. VUILLEMIN, op.cit. p.15; cf. p.15-27.